

remèdes, dont la connaissance s'est transmise par héritage dans certaines familles ?

— Là est justement le danger, mon bienheureux juge. Ces remèdes secrets, dont aucun contrôle ne garantit l'innocuité, peuvent causer beaucoup de mal.

— Comme en ont causé fréquemment certaines de vos prescriptions, exemptes aussi de tout contrôle, remarqua saint Pierre; mais ils peuvent aussi produire beaucoup de bien, administrés à propos. A preuve, différentes guérisons par eux opérées, quoique vous les eussiez déclarées impossibles. Vous souvient-il, entr'autres, de certaine tumeur blanche au genou que, d'accord avec plusieurs de vos confrères, vous aviez jugée incurable et nécessitant l'amputation ? Un paysan ignorant la fit fondre, comme il en avait déjà fait fondre plusieurs autres, par l'emploi d'un remède à lui connu, et vous ne trouvâtes rien de mieux, pour venger votre humiliation, que de faire poursuivre ce brave homme. Par un moyen analogue, une femme que vous aviez vainement traitée fut débarrassée d'un cancer. Grâce à votre charitable intervention, le guérisseur non diplômé dut s'abstenir de guérir de nouveau. L'épilepsie, ce mal terrible, contre lequel tous les efforts de votre science avaient toujours échoué, céda à l'emploi d'un remède qu'une personne charitable administrait. Vous la fîtes condamner, sous prétexte non seulement qu'elle usait de remèdes secrets, mais qu'elle les faisait payer. Comme s'il n'était pas légitime, tout en accomplissant un acte de charité, d'accepter ou de réclamer une indemnité pour les sacrifices de temps et d'argent qu'il a nécessités et qu'il serait peut-être impossible de renouveler sans cela. Ne fessiez-vous pas payer les vôtres, alors même que vous n'aviez pas guéri ?

Mais c'était justement ces cures opérées contrairement à vos prévisions, qui avaient le don de vous exaspérer, et vous poussaient à poursuivre avec un véritable acharnement leurs auteurs, sans souci de ce que deviendraient des malheureux qu'ils auraient peut-être guéris et qui n'avaient rien à espérer de vous.

— Ces prétendus guérisseurs ne guérissaient pas toujours, mon bienheureux juge. Plus d'un patient est mort entre leurs mains.

— Beaucoup sont morts entre les vôtres, et vous ne vous en êtes pas attribué la faute. Du reste, il est arrivé plus d'une fois que s'ils n'ont pas guéri, c'est que vous avez contribué à leur insuccès.

— Par exemple !

— J'admire votre hardiesse, dit saint Pierre, d'oser ainsi vous récrier. Faut-il vous rappeler, entr'autres, un fait que vous ne devriez pas avoir oublié, le crime qu'un jour vous avez commis.

— Le crime !

— Oui, le crime. Une affection charbonneuse sévissait. Tous les malades qui avaient eu recours aux médecins étaient emportés, tous ceux auxquels un homme charitable avait administré un remède qu'il préparait lui-même avaient été guéris. Ce fut à lui qu'en désespoir de cause, on recourut pour une femme que vous aviez déclaré ne pouvoir sauver. L'homme charitable hésita : son remède, succédant aux vôtres, serait-il l'effet attendu ? Pourtant, il résolut d'essayer, et mit sur le membre malade l'emplâtre de son invention. Si au bout d'une heure l'enflure avait diminué, on pouvait compter sur la guérison. Au bout d'une heure, en effet, elle était moindre, après deux heures, elle était considérablement réduite, et la cure devenait certaine, lorsque vous entrâtes. « Qu'est-ce ? » dites-vous, en voyant l'appareil. On vous l'explique : « Qu'on n'ôte bien vite tout cela ! » vous écriâtes-vous, pâle de colère. En détachant vous-même les compresses, vous les jetâtes au feu. Inutile d'ajouter que la femme mourut. Eh bien ! vous ne protestez plus ?

Maintenant, poursuivit le représentant du Souverain Juge, passons à un autre point. Dites-moi de quelle façon vous procédiez à la constatation des décès.

— Jusqu'à ce jour, vous ne l'ignorez pas, mon bienheureux juge, la science n'est pas encore parvenue à déterminer à quels signes infailibles (sauf la décomposition, qu'il est, en bien des cas, presque impossible d'attendre), on peut distinguer la mort apparente de la mort réelle. On est donc obligé de se contenter des moyens imparfaits qu'elle indique.

— Soit, dit saint Pierre; mais justement à cause de cette incertitude effrayante de la science il est nécessaire d'apporter à l'acte si grave de la constatation de la mort d'un être humain, un soin scrupuleux, religieux. Et c'est ce que vous ne feriez pas, surtout lorsqu'il s'agissait d'un de ces malheureux que vous étiez habitué à traiter avec une légèreté déplorable. Aussi avez-vous causé par là un irréparable malheur.

— Quel malheur ?

— Vous avez, par votre insouciance, fait enterrer un homme vivant.

— Moi !

— Vous. Il était en léthargie. Incapable de faire un mouvement, il pouvait se rendre compte de tout ce qui se disait, se faisait autour de lui. Vous entrâtes; vous soulevâtes sa couverture; vous mîtes la main sur son cœur, et sans plus ample examen, vous dites : « Il est mort. » Il entendit les lamentations des siens, il sentit qu'on précipitait à son ensevelissement; qu'on la clouait dans la bière; qu'on l'emportait; qu'on la descendait dans la fosse, qu'on la reconstruisait de terre. Ce fut alors seulement que l'excès de l'épouvante lui rendit la force de crier. Mais on ne pouvait plus l'entendre.

— Ah ! c'est horrible !

— Horrible, en effet, repartit le Saint. Mais plus horribles encore les suites d'une autre omission dont vous étiez coutumier. Car, jeter un corps vivant à la fosse, si épouvantable que cela soit, ce n'est, en définitive, que hâter de quelques instants une dissolution inévitable; mais laisser volontairement tomber dans l'abîme de mort des âmes destinées à vivre éternellement ?.....

— Étais-je médecin des âmes ?

— Réponse qui rappelle celle de Cain, dit saint Pierre. Sans être médecin des âmes, vous saviez que, de même que le corps, l'âme est sujette à être malade et a, comme lui, besoin de médecin. Dès que vous aviez des motifs de croire que vous ne pourriez guérir le corps, votre devoir était de le déclarer, pour qu'on pût recourir à temps à l'assistance de celui qui a pour mission de travailler au salut de l'âme. C'était un devoir non seulement de charité, mais de justice, car sur qui le malade et ceux qui l'entouraient pouvaient-ils compter pour être éclairés sur la gravité de son état, sinon sur vous ? Que de fois, malheureusement, n'avez-vous pas négligé l'accomplissement de ce grand devoir ? Que de fois de pauvres âmes qui, averties du danger où elles étaient, eussent voulu se purifier avant de paraître devant Dieu, ne se sont-elles pas vues, par votre faute, arrêtées devant cette porte que je ne puis ouvrir à rien de souillé ?

— De grâce ! mon bienheureux juge, daignez vous mettre un moment à ma place ? Annoncer à un malade, ou simplement lui faire pressentir qu'il touche à l'instant fatal, n'est-ce pas lui causer une émotion capable de hâter le dénouement ?

— Et quand cela serait ? dit saint Pierre. Qu'est-ce qu'un moment de souffrance de moins à passer sur la terre, s'il peut servir à procurer un bonheur sans fin ? D'ailleurs, rien n'est moins certain que cet effet que vous semblez avoir redouté. Ne voit-on pas, au contraire, des malades à l'extrémité, après s'être déchargé la conscience du fardeau qui l'oppressait et avoir reçu le Pain de Vie, se sentir non seulement moralement, mais physiquement soulagés, et même revenir à la santé ? Le cas n'est pas si rare. Mais votre système, à vous, était d'affecter d'espérer contre toute espérance, de rassurer jusqu'au dernier moment, et ce n'était jamais que pour répondre à une question directe que vous vous décidiez à confesser votre impuissance à conjurer l'inévitable catastrophe. Et même, en pareil cas, vous cherchiez encore à donner le change. Vous souveniez-vous de cette femme qui, se débattant dans les affres de l'agonie, vous disait avec épouvante : « Je râle, je crois, docteur ! » — Râler, madame, répondîtes-vous : non : non : vous respirez un peu fort : voilà tout. » Et cependant la malheureuse avait besoin plus que personne d'être éclairée sur son état, car elle était au moral bien plus malade encore qu'au physique, et peut-être eût-elle profité des courts moments qui lui restaient pour mettre ordre à sa conscience, si vous lui eussiez répondu autrement. Ce n'est pas, du reste, le seul fait de ce genre que vous avez à vous reprocher.

Et c'est ainsi, poursuivit le représentant du Souverain Juge, que vous avez compris les devoirs d'une profession qui, sans répondre de tous points à ce qu'on voudrait pouvoir attendre d'elle, est certainement une des plus nobles et a toujours été considérée par ceux qui l'exercent dignement, comme une sorte de sacerdoce. Vous l'avez choisie sans vocation; vous l'avez abordée sans préparation suffisante; vous l'avez pratiquée sans autre zèle que celui qu'on met à exercer un métier quelconque pour les profits qu'on en peut retirer et sans vous inquiéter si, en tenant la place d'un autre plus capable et plus dévoué, vous répondiez comme vous le deviez à la confiance mise en vous. Cette profession, qui vous offrait tant d'occasions d'exercer, sans grands sacrifices de votre part, la charité envers les pauvres, vous l'avez exercée à leurs dépens, en ne leur consacrant, quoique rétribué pour leur donner vos soins, qu'une attention distraite et le temps que vous ne trouviez pas à employer plus fructueusement auprès des favoris de la fortune. Partout où il y avait un profit à faire, vous couriez; on ne vous voyait nulle part où il y avait à montrer du dévouement. Vous avez indignement spéculé sur les alarmes des familles. Obéissant à un sentiment honteux, vous avez fait poursuivre et condamner des gens qui n'avaient d'autre tort que d'opérer par charité, sans diplôme, des guérisons qui, malgré votre diplôme, n'auraient jamais été opérées par vous. Par votre insouciance, quand il s'agissait de pauvres gens, vous avez fait enterrer un homme vivant. Plus souvent vous avez été cause, faute de les prévenir du danger qu'elles couraient, que des âmes se sont perdues !... Si vous avez cru sauver la vôtre, conclut saint Pierre, en remplissant de cette façon les grands devoirs de votre état, vous êtes cruellement trompé.

Feuilleton du Propagateur des Bons Livres.

LA VIE N'EST PAS LA VIE.

HUITIÈME LETTRE.

CHER AMI,

La plus grande de toutes les erreurs est de croire que la vie d'ici-bas c'est la vie.

Le plus grand des malheurs est d'agir en conséquence.

Dans la bonne lettre que je viens de recevoir, tu me dis que ces deux vérités ne peuvent souffrir de discussion. Tu les confirmes, d'ailleurs, par un raisonnement péremptoire. « Plus l'homme s'occupe de ce monde, moins il s'occupe de l'autre. Moins l'homme s'occupe de l'autre monde, plus il s'éloigne de sa fin. Plus un être s'éloigne de sa fin, plus il devient coupable. Plus il devient coupable, plus il est malheureux. »

Si donc un siècle s'occupe exclusivement, ou peu s'en faut, des intérêts de ce monde, plus redoutable est l'avenir qu'il se prépare. Comme, dans l'histoire des peuples chrétiens, on ne trouve aucune époque qui, sous le rapport du débordement de la vie matérielle, ressemble aussi bien que le dix-neuvième siècle, à l'époque immédiatement antérieure au déluge, il était fort à propos

de signaler hautement une pareille ressemblance : jamais cri d'alarme ne fut mieux justifié.

Et moi, cher ami, j'ajoute avec tristesse : Telle est la fascination du monde actuel, que jamais cri d'alarme n'aura été moins écouté. Quoi qu'il en soit, ma consolation est de savoir que tu le prends au sérieux et que tu auras, je l'espère, un certain nombre d'imitateurs. Mais ta curiosité n'est pas satisfaite. Tu veux savoir pourquoi la vie d'ici-bas n'est pas la vie. Grave et belle question ! Je te remercie de me l'avoir adressée : sans délai nous allons en chercher la réponse.

Tu me demandes pourquoi la vie d'ici-bas n'est pas la vie, la vraie vie, la vie proprement dite, la vie telle que l'exige l'idée de Dieu qui la donne et la nature de l'homme qui la reçoit. A mon tour, je te prie de me dire pourquoi l'enfant n'est pas l'homme, le ruisseau n'est pas le fleuve, le crépuscule du matin n'est pas la lumière du midi ? Ta réponse sera la mienne. La vie d'ici-bas n'est pas la vie, parce qu'elle n'a pas, ou n'a que très-imparfaitement, ce qui constitue la vie. Tu vas me comprendre.

L'œil est fait pour voir, l'oreille pour entendre. L'œil vit, quand il voit, quand il voit bien, quand il voit ce qu'il veut voir, quand il le voit autant qu'il le veut, quand il le voit sans fatigue. L'oreille vit, quand elle entend, quand elle entend bien, quand elle entend ce qu'elle veut entendre, quand elle l'entend autant qu'elle veut l'entendre, quand elle l'entend sans fatigue. Il en est de même des autres sens.

Quand l'œil ne voit plus qu'imparfaitement et avec peine, il est malade. Quand il cesse de voir, il est perdu : il est mort. Quand l'oreille n'entend plus qu'imparfaitement et avec peine, elle est malade. Quand elle cesse d'entendre, elle est perdue : elle est morte. De même encore des autres sens.

Si l'œil est fait pour voir, et l'oreille pour entendre, l'esprit est fait pour connaître, le cœur pour aimer, le corps pour agir. De là naissent la vie et la jouissance : vie et jouissance qui ne sont rien ou presque rien, sans la durée et la durée passible. Or, dans la vie d'ici-bas, rien de tout cela n'a lieu, ou n'a lieu que d'une manière fort incomplète.

S'agit-il de l'esprit ? Connaître la vérité est sa vie. La connaît-il ? De toutes les vérités, les plus certaines et les plus nécessaires sont, à coup sûr, les vérités religieuses. L'esprit de l'homme les connaît-il et jusqu'à quel point ? Sans doute il en a la certitude : mais l'intelligence ? Ecoute saint Paul : « Relativement aux vérités divines, nous connaissons, nous parlons comme des enfants. Nous ne voyons les choses que partiellement, en image et comme en énigme. » La lumière de la foi, ajoute saint Pierre, est une simple lampe qui luit dans un lieu obscur. » En d'autres termes : Pour nous, pauvres habitants de la terre, tout, dans l'ordre surnaturel est mystère.

Tu peux ajouter qu'il en est de même dans l'ordre de la nature. Tous les vrais savants en conviennent. Nous ne connaissons le tout de rien, pas même d'une mouche. Près de ce que nous ne savons pas, qu'est-ce que nous savons ? Que savons-nous de la mer et de ses abîmes ? De la terre et de ses entrailles ? Du firmament et des globes qui l'embellissent ? Que savons-nous du passé, du présent et de l'avenir ? Après des demi-siècles d'études, les plus laborieux et les mieux doués sont forcés de dire : Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien. Bossuet lui-même écrit : « Je ne connais rien de plus vil et de plus méprisable, parmi les hommes, que de se piquer de science. »

Et puis, ces miettes de science que nous nous flattons de posséder en histoire, en philosophie, en politique, en astronomie, en chimie, en géologie, en médecine, en arts libéraux et mécaniques, en agriculture en toutes choses, ne sont jamais pures. Comme l'or sortant de terre, elles sont toujours enveloppées d'une couche d'ignorance et même d'erreurs, dont nous ne parvenons presque jamais à les dégager complètement.

Cela est si vrai que le monde entier est livré aux disputes des savants, et ces disputes sont éternelles. On entend, sur les mêmes points, le oui et le non, tour à tour soutenus avec la même assurance. Tel système, telle découverte sont acclamés aujourd'hui, qui, demain, seront abandonnés et livrés au mépris.

Ce n'est pas tout. Si imparfaites et si faibles que soient ces parcelles de vérités, par combien de veilles, de fatigues et même de dépenses il faut les acquérir ! Aucun âge, aucune condition, aucun homme n'est exempt de ce pénible labeur. Dès qu'il s'éveille à la raison, l'enfant des rois, comme l'enfant du pauvre, est obligé de faire violence à ses jeunes instincts et de passer de longues heures et de longs mois pour apprendre à lire et à écrire.

Plus tard, jeunes garçons et jeunes filles seront arrachés aux douceurs de la vie de famille et condamnés, pour sept ou huit mortelles années, au casernement dans des collèges, dans des pensionnats, dans des ateliers ou des usines. Pourquoi cette dure condition ? Pour apprendre un état, c'est-à-dire pour acquérir certaine habileté, certaine aptitude particulière : en d'autres termes, pour connaître les vérités nécessaires à leur existence sociale et même matérielle.

Sous peine de ne pas faire leur chemin et, comme on dit, de se rouiller et de s'encroûter, cette condition devra durer toujours. Travail pour apprendre, travail pour appliquer ce qui est appris, travail pour ne pas désapprendre.

Le fait est donc incontestable : dans son état présent, l'esprit de l'homme ne connaît pas la vérité, ou il ne la connaît que très-imparfaitement et au prix des plus pénibles efforts. Cependant l'esprit est fait pour connaître la vérité, comme l'œil pour voir la lumière, pleinement et sans fatigue. Il ne vit donc pas, ou il ne vit que d'une vie fort incomplète.

Pour l'esprit, la vie d'ici-bas n'est donc pas la vie.

Parlerons-nous du cœur ? Comme l'esprit est

fait pour connaître la vérité, le cœur est fait pour aimer le bien. Le bien de l'homme, c'est Dieu et sa loi. Sous peine d'être martyr d'innécessantes tortures, tel est le pôle vers lequel il doit incessamment graviter, l'objet qu'il doit atteindre, le trésor qu'il doit posséder.

Or, comme toi, cher ami, comme moi, tout fils d'Adam le sait : moins pénible est le travail de l'homme qui veut remonter le courant rapide d'un grand fleuve, ou de ses faibles mains soulever un poids écrasant, que le labeur d'un cœur qui veut constamment aimer ce qu'il doit aimer et comme il doit l'aimer.

Est-ce que ce pauvre cœur, dès qu'il a conscience de lui-même, n'est pas le théâtre de luttes intestines qui ne finiront que lorsqu'il aura cessé de battre ? Luttes cruelles qui le déclinent, qui le remplissent d'amertume et trop souvent le couvrent de honte ! Tous les siècles et tous les lieux ne l'ont-ils pas entendu, et ne l'entendent-ils pas encore s'écrier en gémissant : Malheureux que je suis, je ne comprend pas ce que je fais ! Le bien que je veux, je ne le fais pas ; et le mal que je fais, je le fais.

Mais je le suppose, à force de vigilance, il videra tous les pièges semés sous ses pas. A force de courage, il ne se laissera ni entamer ni dégrader. Sa vie sera une paix, et non la paix ; car une foule d'inquiétudes viennent la troubler. Les dangers de ceux qu'il aime ne sont-ils pas ses dangers ; leurs blessures, ses blessures ; leurs douleurs, ses douleurs ? Voir sous ses yeux les êtres les plus chers souffrir, mourir, s'égarer, se corrompre et marcher dans un chemin qui ne peut aboutir qu'à des abîmes ; voir chaque jour outrager de sang-froid, blasphémer et haïr d'une haine infernale tout ce qu'il respecte et tout ce qu'il adore : est-ce là vivre ?

S'il sort de lui-même et veut se reposer dans quelques affections légitimes : que de déceptions il rencontre ! Que d'épines viennent ajouter à ses souffrances ! Les mauvais procédés, les inconstances, les ingratitude, les oppositions de caractère, les jalousies, les trahisons, les calomnies, les critiques injustes, les séparations, les revers de fortune, la rupture finale des liens les plus chers, semblent se donner rendez-vous pour lui préparer des supplices sans cesse renaissants. Je ne compte pas l'ennui, l'incessable ennui qui naît de tout, même du plaisir.

Ainsi, toujours des luttes, toujours des mécomptes, toujours des tristesses : telle est pour le cœur la vie d'ici-bas. Pourtant ce cœur est fait pour aimer d'un amour noble, tranquille et plénier. Il ne vit donc pas, ou il ne vit que d'une vie fort incomplète.

Pour le cœur la vie d'ici-bas n'est donc pas la vie.

Venons au corps. Vivre, pour le corps, c'est agir. Agir, c'est se mouvoir de soi-même. Se mouvoir, c'est mettre en exercice tous ses sens et tous ses organes, librement et sans douleur, autrement la vie n'est rien ou peu de chose. Or, mon cher ami, combien d'obstacles à ce mouvement normal de notre corps !

Passons sous silence la faiblesse naturelle de l'enfance et de la vieillesse. A ces deux extrémités de l'existence, le mouvement, réduit à l'état rudimentaire, est presque nul. Parlons seulement des obstacles qui, durant la période moyenne de la vie, enchaînent le mouvement, ou le rendent pénible et douloureux. Ces obstacles sont les maladies.

Dire que depuis le berceau jusqu'à la tombe, depuis les pieds jusqu'à la tête, le corps de l'homme est un théâtre de douleurs, ce n'est pas trop dire. Il ne serait guère plus difficile de compter les cheveux de sa tête, que les maladies auxquelles il est sujet. Comme un cortège d'ennemis implacables, ces maladies le suivent partout et partout le harcèlent. Nous avons les maladies de l'enfance, les maladies de l'adolescence, les maladies de la jeunesse, les maladies de l'âge mûr, les maladies de la vieillesse.

Toutefois, mon cher ami, la nomenclature de nos misères corporelles n'est pas finie. Aux maladies se joignent des besoins humiliants, innombrables, impérieux, toujours anciens et toujours nouveaux. Chaque jour : besoin de boire et de manger, besoin de repos et de sommeil, besoin de se vêtir et de se dévêtir, besoin de se coucher et de se lever, besoin de se chauffer et de se rafraîchir, besoin de se loger et de se défendre. Vouloir énumérer tous les besoins du corps, serait à n'en pas finir. De tout cela il résulte que l'homme, même le mieux portant, est un château branlant qu'il faut sans cesse étayer de toutes parts, sous peine de le voir tomber en ruines.

Pour subvenir à ses besoins, il faut que ce pauvre corps, quelquefois infirme ou malade, se livre à de durs travaux ; brave la pluie, le froid, les houx, la neige, les intempéries des saisons ; porte le poids de la chaleur et du jour ; se condamne aux occupations les plus basses dans des lieux malsains, ou dans les entrailles de la terre, au péril de sa santé et même de ses jours. Heureux encore si, au prix de tant de fatigues, il peut se promettre d'avoir toujours un grabat pour se reposer, un haillon pour se couvrir, et pour se nourrir, un morceau de pain trempé de ses sueurs et trop souvent de ses larmes.

Telle, et plus pénible encore, est pour le corps la vie d'ici-bas. Et, pourtant, ce corps est fait pour avoir la pleine possession de ses organes, les conserver et les mettre en jeu facilement et sans douleur. Il ne vit donc pas, ou il ne vit que d'une vie fort incomplète.

Pour le corps, la vie d'ici-bas n'est donc pas la vie.

Cet état tourmenté et malade de l'esprit, du cœur et du corps, exclut radicalement une condition essentielle de la vie : la jouissance. Nous le verrons dans ma prochaine lettre.

Tout à toi.